

AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site <http://www.leproscenium.com>

Ce texte est protégé par les droits d'auteur. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France).

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe. Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori. Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

L'URINOIR DE CLOCHMERLE

Pièce adaptée du roman de Gabriel Chevallier :
"Clochemerle", par Francis Poulet.

(à déclarer à la SACD, avant chaque représentation.)

Nombre de comédiens, rôles cumulés :
18 h. - 13 f. et figuration à volonté

Durée : 1 heure 45

Analyse

1923. La construction d'un urinoir, près de l'église, va précipiter un petit village du Beaujolais, Clochemerle, dans un chaos sans nom. Le maire, de gauche, Barthélémy Piéchut -initiateur du projet, se heurte à certains de ses administrés de droite, représentés -pour la plupart, par la cure. Dès l'inauguration du petit édifice, les heurts - de plus en plus fréquents, entre Clochemerlins vont prendre une tournure quasi dramatique (!) et déboucheront sur une véritable guerre civile. Ces faits, drôlissimes ! relatés par Gabriel Chevallier, en 1934, dans son roman "Clochemerle", et adaptés pour le théâtre par Francis Poulet, pourraient fort bien se dérouler de nos jours...

NB : avec cette pièce, l'occasion est enfin donnée de réunir les comédiens de deux ou trois troupes de communes proches l'une de l'autre...

1ère Distribution (sans cumul de rôles)

- Tonin Bléziot
- Cyprien Beausoleil (garde-champêtre)
- Le maire (Bathélémy Piéchut)
- Tafardel Ernest (instituteur)
- le curé Ponosse
- le curé Jouffe
- François Toumignon
- Hippolyte Foncimagne
- Bourdillat (ministre)
- Samothrace (poète)
- Focart (député)
- Tatave ("le fada bêlant")
- Claudius Brodequin
- Jacob (enfant de chœur)
- Delafon (enfant de chœur)
- Guy (ado)
- Tony (ado)
- Matthieu (ado)
- Jules (un clochemerlin)
- Benoît (consommateur à l'auberge)
- Philibert (un clochemerlin)
- l'employé SNCF
- Arthur Robayet (patron de l'auberge)
- Honoré Brodequin (père de Claudius)
- Mâchavoine (consommateur à l'auberge)
- Baptiste (consommateur à l'auberge)
- Georges (consommateur à l'auberge)
- Nicolas (le Suisse de l'église)
- le docteur
- Oscar de Saint-Choul
- Cudoine (brigadier de gendarmerie)
- Capitaine Tardivaux
- le lieutenant (figurant)
- Girodot (le notaire)
-
- Honorine (servante du curé Ponosse)
- Josèpha (servante du curé Jouffe - figuration)
- Judith (femme de François Toumignon)
- La Putet (vieille fille)
- Mme Lagousse (commère)
- Mme Michat (commère)
- Mme Fouache (commère)
- Mlle Voujon (commère)
- Mme Machicourt (commère)
- Mme Poipanel (commère)
- Rose Bivaque (jeune fille)

- Adèle Robayet (patronne de l'auberge)
- la mère Brodequin (femme d'Honoré Brodequin)
- Mlle Chavaigne (commère)
- la baronne de Courtebiche. (Belle-mère d'Oscar de Saint-Choul)
- Estelle (fille de la baronne et femme d'Oscar - figuration)
- Mme Nicolas (femme de Nicolas, le Suisse de l'église)
- Maria (bonne à tout faire)
- Julienne (jeune fille)

2ème distribution (avec cumul de rôles)

18 hommes et ado + figuration à volonté

- Tonin + le curé Jouffe + Focart (député) + Arthur (patron de l'auberge) + le docteur + Cudoine (brigadier de gendarmerie)
- Cyprien Beausoleil (garde-champêtre et voix off du conteur)
- Le maire (Bathélémy Piéchut)
- Tafardel Ernest (instituteur)
- le curé Ponosse (Augustin) + Bourdillat (ministre) + l'employé SNCF + Honoré (père de Claudius)
- François Toumignon + Jules (un clochemerlin)
- Hippolyte Foncimagne + Samothrace (poète) + Claudius + Oscar de Saint-Choul + le lieutenant (figurant)
- Focart (député)
- Tatave ("le fada bêlant") + Philibert + Nicolas (le Suisse de l'église) + Le capitaine Tardivaux
- Jacob (ado - enfant de chœur)
- Delafon (ado - enfant de chœur)
- Guy (ado)
- Tony (ado)
- Matthieu (ado)
- Georges (consommateur à l'auberge)
- Benoît + Baptiste (consommateurs à l'auberge)
- Mâchavoine (consommateur à l'auberge)
- Girodot (le notaire, quasi-figuration) + un consommateur à l'auberge (figuration)
- Des choristes (et figurants à l'église, ainsi que dans la scène de bagarre entre soldats et civils.)
- Des musiciens (et figurants à l'église, et dans la scène de bagarre entre soldats et civils.)

13 femmes et jeunes filles + figuration à volonté

- Honorine (servante du curé Ponosse) + Mme Michat (commère)
- Judith (femme de François Toumignon) + Mme Fouache (commère)
- la baronne de Courtebiche (Belle-mère d'Oscar de Saint-Choul) + Josèpha (servante du curé Jouffe (figuration) + la mère Brodequin (femme d'Honoré et mère de Claudius)
- La Putet (vieille fille)
- Mme Lagousse (commère)
- Mlle Voujon (commère) + Estelle (fille de la baronne et femme d'Oscar - figuration)
- Mme Machicourt (commère) + Mlle Chavaigne (commère)

- Mme Poipanel (commère)
 - Rose (une jeune fille)
 - Adèle Robayet (patronne de l'auberge)
 - Mme Nicolas (femme de Nicolas, le Suisse de l'église)
 - Maria (jeune femme, bonne à tout faire)
 - Julienne (fillette de 8-10 ans)
-
- "les enfants de Marie" (Rose + figurantes)
 - Des choristes (et figurants à l'église, ainsi que dans la scène de bagarre entre soldats et civils.)

(Avant le spectacle proprement dit, passe dans la sono, la musique générique (sur un rythme de polka. "La Polka de Clochemerle").)

1ère acte

1ère scène

(Septembre 1931. De la salle, arrive Tonin Bléziot, ancien Clochemerlin, revenu pour quelques heures à l'endroit qui l'a vu naître, et qu'il a quitté il y a 12 ans. Rideau fermé, le garde-champêtre de Clochemerle, Cyprien Beausoleil, apparaît sur l'avant scène, devant le rideau. Il va de gauche vers la droite, sur le proscénium.)

TONIN (à Cyprien, qui ne l'a pas vu) - Salut l'Cyprien !

CYPRIEN (levant la tête et reconnaissant Tonin) - ... Oooh ! Nom de Dieu ! Tonin ! ? L'Tonin Bléziot ? ! (Surpris.) C'est bien toi oui ?

TONIN - Sûr que c'est moi ! (Il monte sur scène et les deux hommes s'embrassent, se donnant forces tapes dans le dos.)

CYPRIEN - Ah ben ça ! Ça fait une paye ! Au moins dix ans qu'on t'a pas vu par ici ! ?

TONIN - Douze, très exactement !

CYPRIEN - Ah, ben oui. C'est vrai qu't'étais déjà parti quand qu'les évènements... se sont produits à Clochemerle. En 1923.

TONIN - Oui. J'ai quitté Clochemerle fin 1911. Mais tu penses, de ces évènements -comme tu dis, j'en ai tout d'même entendus parler !

CYPRIEN - M'étonne pas. C'est qu'ça a fait du foin ! Ça a ben failli faire sauter l'gouvernement ! Tu parles d'un vent d'folie, qu'a soufflé su'l'patelin.

TONIN - Faudrait ben qu'tu m'racontes ça en détails l'Cyprien.

CYPRIEN - Dame, si tu veux. Mais, devant une chopine ; chez l'Adèle Robayet. J'y allais justement. (Il prend un air coquin.) Dis, tu t'appelles de l'Adèle au moins ?

TONIN - Ah ! si j'm'en rappelle ! !... Toujours aussi... (Il mime une femme gironde.) gironde ?

CYPRIEN - Ben, elle a un peu vieilli, c'est sûr. Mais vingt dieux ! elle a encore d'sacrés beaux restes ! Les "frères Karamazoff", toujours au bon endroit. Pas dans les godasses. (En riant, ils sortent dans la coulisse de gauche (vu du public) alors que retentit la musique générique.)

CYPRIEN (voix off) - Allez, à not' santé l'Tonin... Bon alors, que j'te raconte : tout ce cirque a commencé en octobre 1922, vers cinq heures du soir ; là, sur la place des Moines. Si c'est pas d'la précision ça... Le maire, Barthélémy Piéchut, discute avec l'instituteur, Ernest Tafardel...

(Le rideau s'ouvre sur la place des Moines. Au fond, à gauche : une peinture de l'arrière de l'église, avec un ou deux vitraux. Du côté coulisses de gauche : l'entrée du magasin, "les Galeries beaujolaises". A droite : la terrasse de l'auberge Robayet, et l'entrée de l'auberge. Le mur de l'arrière de l'église ne prendra qu'une petite moitié gauche du fond de la scène. A droite de ce mur, sera symbolisée une petite ruelle : l'impasse des Moines. (Un passage entre les deux rideaux du fond de scène.) Et à droite de cette ruelle, sera peint la maison de mademoiselle Putet. Une fenêtre sera matérialisée ; par laquelle, on verra -à quelques reprises au cours du spectacle- l'ombre de mademoiselle Putet... A l'ouverture du rideau, le maire et l'instituteur discutent, au beau milieu de la place.)

LE MAIRE (riant) - Vraiment Tafardel, haaa ! Vous avez l'sens de la répartie ! Et vous manquez pas d'humour. En bref, vous êtes tout bonnement intelligent.

TAFARDEL (faussement gêné) - Ooh, monsieur le maire...

LE MAIRE - Si, si, si ! Comme j'vous l'dis ! Une belle intelligence même. Dans votre costume somme toute ordinaire, vous êtes extraordinaire.

TAFARDEL - En vérité monsieur le maire, et comme je dis toujours : une belle intelligence peut se passer de souliers vernis...

LE MAIRE - Assurément. Et vous en êtes la preuve vivante... Moi, je dis que vous auriez fait un fameux diplomate, Tafardel. Dès qu'vous ouvrez la bouche, on se trouve d'accord.

TAFARDEL - Monsieur le maire, c'est l'avantage de l'instruction. Il y a une façon de présenter les choses qui échappe aux ignorants, mais finit toujours par persuader.

LE MAIRE (il opine du chef, puis réfléchit, et sérieux, soudain) - Tafardel, il faut que nous trouvions quelque chose ! Un monument, ou que sais-je, un truc... un bidule, qui fasse éclater la supériorité d'une municipalité avancée.

TAFARDEL - Je suis bien d'accord, monsieur Piéchut. Mais je vous ferais observer qu'il y a déjà le monument aux morts...

LE MAIRE - Y en aura bientôt dans toutes les communes ! Quelle que soit la municipalité ! Ça, on pourra nous l'jeter à la figure. Non, il faut trouver quelque chose de plus original ; qui soit mieux en rapport avec le programme du Parti. C'est pas votre avis ?

TAFARDEL - Si. Bien sûr, monsieur Piéchut. Bien sûr. On doit faire pénétrer le progrès dans nos campagnes ; chasser sans répit l'obscurantisme. C'est notre grande tâche à nous, hommes de gauche.

LE MAIRE - ... Avez-vous une idée, Tafardel ?

TAFARDEL - Une idée, monsieur Piéchut ? Une idée...

LE MAIRE - Oui, une idée. Vous en avez une, Tafardel ?

TAFARDEL - C'est à dire, monsieur Piéchut... y a bien une chose à laquelle j'ai pensé l'autre jour. Je me proposais de vous en parler. Le cimetière appartient bien à la commune ? C'est bien un monument public ?

LE MAIRE - Certainement Tafardel.

TAFARDEL - Pourquoi dans ce cas, est-ce le seul monument public de Clochemerle, qui ne porte pas la devise républicaine : Liberté, Égalité, Fraternité ? N'y a -t-il pas là une négligence qui fait le jeu des réactionnaires et des curés ? N'est-ce pas reconnaître que les morts échappent à la juridiction des partis de gauche ? La force des curés monsieur Piéchut, c'est de s'approprier les morts. Il serait donc important de montrer que nous avons aussi des droits sur eux.

LE MAIRE (après un silence) - Vous voulez mon opinion, Tafardel ? Les morts sont les morts. Laissons-les donc tranquilles.

TAFARDEL - Il ne s'agit pas de les troubler, mais de les protéger contre les abus de la réaction. Car enfin, la séparation de l'Église et de l'État...

LE MAIRE - Y a pas à y revenir Tafardel ! Croyez-moi : on s'mettrait sur les bras une histoire qui n'intéresse personne et ne ferait pas bon effet. On peut pas empêcher le curé d'entrer au cimetière, n'est-ce pas ? Et d'y aller plus souvent qu'les autres... Alors, tout c'que nous pourrions écrire sur les murs... (Il fait un geste vague.)

TAFARDEL - En ce cas monsieur Piéchut, j'en reviens à ma proposition d'une bibliothèque municipale, où nous aurions un choix de livres susceptibles d'ouvrir l'esprit de nos populations...

LE MAIRE - Ne perdons pas d'temps avec ce truc-là ! Je vous l'ai déjà dit : les Clochemerlins ne liront pas vos livres. Et dans un sens, c'est pas plus mal... Il faut éviter qu'un trop grand nombre de gens deviennent érudits, si l'on veut -vous et moi, mon cher Tafardel, rester intelligents à leurs yeux... Le journal leur suffit amplement !... Vous n'voyez décidément rien d'autre ?

TAFARDEL - J'y réfléchirai monsieur le maire... Et vous-même, si ce n'est pas trop indiscret, avez-vous une...

LE MAIRE (l'interrompant) - Oui Tafardel, j'ai une idée.

TAFARDEL - Le contraire m'eut étonné.

LE MAIRE - Et voilà longtemps que je la rumine.

TAFARDEL - Ah, bien ! Bien !... Du moment que vous avez une idée, ce n'est pas la peine de chercher davantage !

LE MAIRE (après un temps) - Je vais vous la dire Tafardel, mon idée : je veux faire construire un édifice aux frais de la commune.

TAFARDEL - Un édifice, avec l'argent de la commune ?

LE MAIRE - Parfaitement, un édifice ! Et qui aura son utilité, aussi bien pour l'hygiène que pour les mœurs... Faites-voir si vous êtes malin, Tafardel ? Devinez un peu... (Par gestes, Tafardel lui fait comprendre que le champ des suppositions est immense...) Je veux faire construire un urinoir, Tafardel.

TAFARDEL (s'écriant) - Un urinoir ? ?

LE MAIRE - Oui ! Enfin, une pissotière.

TAFARDEL - Oh, j'avais bien compris, monsieur Piéchut.

LE MAIRE - Qu'en dites-vous ?

TAFARDEL - Hun, hun... Euh... Pour une idée monsieur l'maire, c'est une idée. Une idée vraiment républicaine. Bien dans l'esprit du parti en tout cas...

LE MAIRE - Du parti, et des parties... Ha, ha,ha... Haaaa...

TAFARDEL - Oui... Mesure égalitaire, au plus haut point. Et hygiénique, comme vous disiez si justement. Un urinoir, c'est autre chose qu'une procession du curé Ponosse, pour le bien être des populations.

LE MAIRE - Et Girodot, Ramolisse, Bédu, enfin toute la clique des opposants, est-ce qu'ils vont être "bredouillés" ?

TAFARDEL - Eh, éh... Sûr et certain monsieur Piéchut, que votre projet va leur porter un rude coup auprès de l'opinion publique !

LE MAIRE - Et le Saint-Choul ? Et la baronne Courtebiche ?

TAFARDEL - Ça pourrait bien être la fin de leur prestige. Ce sera une belle victoire démocratique... En avez-vous déjà parlé au Comité ?

LE MAIRE - Pas encore. Y a des jalousies, au Comité... Je compte un peu sur votre éloquence, mon bon Tafardel, pour présenter l'affaire et l'enlever. Vous arrivez si bien à clouer l'bec aux grincheux !

TAFARDEL - Vous pouvez compter sur moi monsieur l'maire.

LE MAIRE - Alors, c'est dit. Nous choisirons le jour. Pour l'instant, motus. J crois qu'on va s'amuser, pour une fois.

TAFARDEL - Je l'crois aussi monsieur Piéchut. Mais, euh... où allons-nous le placer, notre petit édicule ? Avez-vous prévu l'endroit ?

LE MAIRE - Pas très loin d'ici... (Il montre le mur de l'église) C'est là qu'on l'mettra !

TAFARDEL (tout bas, étonné) Là ? ? L'urinoir !...

LE MAIRE - Ben dame. Où est-c'qu'il pourrait être mieux ?

TAFARDEL - ... Nulle part, c'est vrai monsieur Piéchut. Mais, si près de l'église... Vous ne croyez pas que le curé...

LE MAIRE - C'est vous Tafardel, qu'avez peur du curé maintenant ? !

TAFARDEL - Oh, peur... Oh, oh... C'était une simple remarque ; parce qu'il faut se méfier de ces gens-là. Toujours prêts à se mettre en travers du progrès...

LE MAIRE - Enfin, Tafardel, avez-vous un meilleur endroit ? Indiquez-le moi.

TAFARDEL - De meilleur, y en a pas, c'est bien certain.

LE MAIRE - Alors, est-ce que le bien-être général doit passer oui ou non avant les histoires de clocher ? Je vous laisse juge, Tafardel. Vous qui êtes un homme juste et instruit.

TAFARDEL (gravement) - Monsieur le maire, c'est moi qui défendrai le projet devant le Comité, si vous le voulez bien. Je vous le demande expressément.

LE MAIRE (réfléchissant, afin d'amener Tafardel à un haut degré d'enthousiasme) - Ça vous ferait tant plaisir d'en parler au Comité ?

TAFARDEL - Ce serait de votre part, une marque de confiance, monsieur le maire. Il s'agit de la réputation du parti. Je saurai le leur dire.

LE MAIRE - Vous vous sentez vraiment capable d'enlever l'affaire ? Ce sera dur. Il faut se méfier de Laroudelle.

TAFARDEL (avec mépris) - C'est un ignorant. Il ne m'fait pas peur.

LE MAIRE - Bon, bon. Enfin, puisque vous y tenez... (Saisissant l'instituteur par le revers de sa veste, à l'endroit de la boutonnière.) Attention Tafardel, la victoire sera double ! Cette fois, vous les aurez...

TAFARDEL (rougissant) - Oh, monsieur le maire, ce n'est pas pour cela, croyez bien...

LE MAIRE - Vous les aurez, j'y tiens ! J'en donne ma parole monsieur le professeur.

TAFARDEL - Monsieur le maire, j'engage la mienne que l'impossible sera fait.

LE MAIRE - Tope Tafardel ! Parole de Piéchut vaut vendanges en cellier. (Tafardel met sa main dans celle du maire.) Et maintenant, allons boire le vin nouveau chez Robayet ! Et voir si l'Adèle est toujours aussi bien... roulée ! Ah, ah ! ! (Ils sortent. Le 1er rideau se ferme.)

CYPRIEN (voix off) - Tu t'appelles Tonin, du curé Ponosse ? Celui qu'a remplacé le curé Thomas. Eh ben, sans qui l'ai vraiment voulu, le curé Ponosse, il serait un peu à l'origine des troubles. Comme tout curé, Ponosse était un homme avant tout. Et comme tout homme, il était assez faible. Honorine, la servante, le pressentait. Elle les connaissait les curés, elle qui s'était occupée toute sa vie des serviteurs du Seigneur, et qui faisait tout pour qu'ils tombent pas zinzin... Quand le curé Ponosse est arrivé à Clochemerle -il avait une trentaine d'années- Honorine lui a reproché le mauvais état de son linge et lui a dit qu'où il était, éh ben on l'avait bien mal soigné... (Le rideau s'ouvre sur l'intérieur du presbytère du curé Ponosse.)

2ème scène (du 1er acte)

HONORINE (servante du curé, à quelque 40 ans) - Si vous voulez mon conseil, portez donc des caleçons courts l'été et des culottes d'alpaga, qui évitent la transpiration excessive sous la soutane. Achetez des flanelles, et soyez peu vêtu quand vous restez chez vous... (Honorine débarrasse la table. Le curé, mélancoliquement, bourre sa pipe.)

CYPRIEN (voix off) - Le curé Ponosse a remercié le ciel d'être tombé sur une servante aussi... serviable. Mais malgré ça, il était triste ; tourmenté par des hallucinations qui ne lui fichaient pas la paix. Des idées contre lesquelles, congestionné, il luttait de toutes ses forces. Honorine n'a pas été longue à comprendre pourquoi il était si dépressif. C'est elle la première, qu'y a fait allusion, un soir...

HONORINE (revenant de la cuisine) - Pauvre jeune homme. Vous devez bien souffrir à votre âge, toujours seul... C'est pas humain des choses pareilles... Vous êtes un homme quand même !

LE CURÉ PONOSSE (souponnant) - Hélas, Honorine...

HONORINE - Ça finira par vous monter au cerveau, c'est sûr ! On en a vu que ça rendait fou de se retenir tant et tant.

LE CURÉ PONOSSE (faiblement) - Il faut faire pénitence Honorine, dans notre état.

HONORINE - Vous n'allez pas vous abîmer la santé quand même ! ? Qu'est-ce qu'y aura gagné l'Bon Dieu, quand vous serez tombé malade ? (Le curé fait un geste vague. Honorine se rapproche.) Avec le pauvre monsieur le curé, votre prédécesseur, qui était un bien saint homme, on s'arrangeait tous les deux... (Le curé la regarde autrement... Honorine le prend par la main, le force à se lever et l'emmène. Et le 1er rideau se ferme rapidement.)

3ème scène (du 1er acte)

CYPRIEN (voix off) - Après ça, le curé a passé une nuit calme. Il s'est levé si frais et dispos qu'il a reconnu qu'il serait peut-être bon de recourir quelques fois à cet expédient ; dans l'intérêt même de son ministère... Seulement, il avait péché. Le fait était là, et il fallait qu'il se confesse. Par bonheur, au village de Valsonnas, distant d'une vingtaine de kilomètres, vivait l'abbé Jouffe, son ancien camarade de séminaire. Le curé Ponosse s'est dit qu'il valait mieux confier ses défaillances à un véritable ami.

Dès le lendemain, il a donc enfourché sa bicyclette ecclésiastique... (Le rideau s'ouvre sur un autre intérieur de presbytère : celui de l'abbé Jouffe. Les deux curés s'assoient à la table. Au même instant, entre Josèpha (elle louche) -la servante du curé Jouffe- avec une bouteille de vin et deux verres. Qu'elle pose sur la table.)

LE CURÉ JOUFFE - Merci Josèpha. (Josèpha sort.)

LE CURÉ PONOSSE - ... J'avoue qu'au niveau rondeurs, tu es mieux pourvu qu'moi... (Il se signe.) Oh, excusez moi Seigneur !

LE CURÉ JOUFFE (remplissant les verres) - Mon bon Ponosse, puisque nous ne pouvons entièrement nous détacher de la... matière ; faveur qui a été accordée à quelques saints seulement, il est heureux que nous ayons à domicile les moyens de... l'indispensable. (Ils boivent.) Santé !... Et d'user secrètement de ses... moyens, sans occasionner le scandale, ni troubler la paix des âmes. Nos misères ne portent pas préjudice au bon renom de l'Église. On ne peut que s'en réjouir.

LE CURÉ PONOSSE - Et d'ailleurs, il n'est pas superflu -pour nous, d'avoir quelques compétences en la... matière. On est si souvent appelés à trancher et à conseiller !

LE CURÉ JOUFFE - Bien sûr, mon bon ami. Si j'en juge aux cas de conscience qui m'ont été soumis ici, il est certain que sans expérience personnelle, j'aurais bafouillé lamentablement. Si nous n'avions pas quelques connaissances, il nous arriverait d'engager des âmes dans une mauvaise voie. (Bas.) Une continence absolue rétrécit le jugement...

LE CURÉ PONOSSE (même jeu) - Ça étrangle l'intelligence ! (Ils boivent, et le rideau se ferme.)

CYPRIEN (voix off) - Les deux curés ont convenu de synchroniser la fréquence de leurs péchés de chair. En principe, ils s'accordaient le lundi et le mardi ; jours creux, après les grands offices du dimanche. Et s'ils ont choisi le jeudi pour se confesser, ils ont convenu également de partager la peine. Une fois sur deux le curé Jouffe venait à Clochemerle pour recevoir la confession de Ponosse ; et la semaine d'après, c'était au tour du curé Ponosse, d'aller trouver son ami Jouffe. Deux ou trois fois, à cause d'un temps pourri, ils ont du laisser la bicyclette au garage. Ils se sont confessés par télégramme. Un temps, ils ont envisagé de faire ça à chaque fois. C'est le scrupule qui les a arrêté. C'était accorder un peu trop de facilité au péché... Quelques années après la première visite du curé Ponosse au curé Jouffe, Josèpha -la fidèle servante de Jouffe, mourut. Elle avait 62 ans, et à la fin, elle pesait 80 kilos pour un mètre cinquante huit... Le curé Jouffe ne l'a pas remplacée. Il avait la cinquantaine largement dépassée ; et cet âge lui apportait l'apaisement. Comme il n'avait plus besoin d'absolution pour des fautes tout de même difficiles à confesser, il n'est plus venu à Clochemerle. Ce changement a dérégulé la vie du curé Ponosse. (Le rideau s'ouvre.) Quand il s'est vu condamné à faire tout seul tous les déplacements, il s'est dit que ce qui restait d'Honorine... ne valaient pas toutes ces heures d'efforts surhumains... (Honorine, vieillie, se tient à la hauteur de la porte gauche du presbytère. Elle cherche à décider le curé à la suivre...) Il s'est décidé à déclarer son incapacité à la servante. Qui l'a mal pris. Elle s'est crue outragée. (Honorine croise les bras avec humeur.) C'est c'que Ponosse avait craint...

HONORINE - Il vous faudrait peut-être des jeunesses maintenant, monsieur Augustin ? !

LE CURÉ (vieilli, essayant de la calmer) - Des jeunesses, il en fallait à Salomon et à David. Moi, c'est plus simple : y m'faut plus rien, ma bonne Honorine. Nous sommes d'âge à vivre tranquilles. A vivre enfin sans péchés.

HONORINE (montant sur ses grands chevaux) - Parlez pour vous !... Moi, j'ai jamais fait d'péché. Est-ce que vous croyez que j'ai fait ça par vice ? Comme y a des sales, qui font ça à Clochemerle ? Comme feraient des Justine Putet, qui vous tournent autour ? Vous devriez rougir de penser des choses pareilles, monsieur Augustin. Je vous l'dis moi, pauvr' fille de rien : j'ai fait ça pour votre santé, parce qu'on sait bien qu'les hommes ça les rend malades d'être privés d'ça ! Pour votre santé ! Vous entendez monsieur Augustin ?

LE CURÉ - Je sais ma bonne Honorine, je sais... Cela vous sera compté au ciel. (Honorine hausse les épaules, sort à gauche et le rideau se ferme.)

4ème scène (du 1er acte)

CYPRIEN (voix off) - Maintenant, mon bon Tonin, que j'te parle de la Judith Toumignon ! J'te prie d'croire que la propriétaire des "Galleries beaujolaises" est toujours aussi agréable à regarder. On dirait que les années n'ont pas prise sur elle. Enfin, c'est sûrement parce que j'la vois assez souvent. Parce qu'elle a du tout d'même changer un peu depuis que t'es parti. Mais, crois-moi : encore plus que l'Adèle Robayet, la Judith, elle fait toujours tourner la tête des hommes, comme une toupie. Moi j'dis toujours : quand les femmes se tiennent calmes, tout va. Mais pour qu'elles se tiennent calmes, éh ben faut pas qu'les hommes soient fainéants. J'dis ça surtout pour le François Toumignon. Parce que lui, le pauvre, pour c'qui est d'être fainéant de ce côté là, il l'est !... Cette Judith, Tonin, cette sacrée créature a rendu tous les hommes de Clochemerle malades ! J'dis bien, malades ! C'est bien simple, à un moment, j'allais plus chez elle. Ça m'faisait trop mal de la voir. Ça m'faisait des bouffées de chaleur... Le titre de possesseur officiel de la splendide Judith, appartient à François Toumignon, la mari, j't'apprends rien. Mais, début 23, son possesseur actif et payé de retour, c'était l'Hippolyte Foncimagne : greffier de la justice de paix. A la fin de 1921, il arrive à Clochemerle. Célibataire, il prend pension ici, à l'auberge. Quasiment aussitôt, il se met en quête d'un petit être bien pourvu qui pourrait lui faire oublier sa solitude. Par la force des choses, il doit oublier Adèle Robayet. Arthur étant toujours aux aguets, il peut pas faire du plat à la belle patronne. Pourtant, ç'aurait été si simple ! Elle était là, à portée d'main... C'est alors qu'Hippolyte est allé aux "Galleries beaujolaises". Quand il a vu la Judith, il a eu l'idée d'y venir souvent, y faire quelques petites emplettes : des boutons mécaniques ; qu'il a achetés un par un, jusqu'à ce qu'il en possède 18 ! Les boutons mécaniques, les célibataires en utilisent beaucoup, comme ils n'ont personne pour s'occuper de leur entretien... Ce qui amène les personnes charitables à dire : « C'est une femme qu'y vous faudrait ». Et les garçons adroits à répondre avec feu : « Une femme comme vous... » Sur ces entrefaits, on s'est aperçu que la belle commerçante s'était mise à faire beaucoup de vélo... (A cet instant, sortent de la coulisse de droite, deux cyclistes -l'un derrière l'autre. En premier, Hippolyte, suivi de Judith... Ils vont dans la salle. Ils se dirigent vers le fond de la salle

et disparaissent.) La commère et grenouille Justine Putet, a révélé, à qui voulait l'entendre -c'est à dire à beaucoup d'monde ! que le beau greffier se glissait la nuit tombée dans l'impasse des Moines, jusqu'à la petite porte donnant sur la cour des "Galeries beaujolaises", par derrière l'église ; tandis que l'François Toumignon s'attardait au café... (Judith revient en vélo de la salle et rentre dans la coulisse de gauche.) Depuis, le cocufiage de Toumignon n'a plus fait de doute pour personne. Et pour pas l'savoir, dans toute la vallée, y avait que... Toumignon lui-même ! Il avait fait de Foncimagne son grand ami, l'attirant constamment chez lui, très fier de lui montrer Judith. Au point que celle-ci a jugé prudent d'intervenir... (Le rideau se lève, sur le décor de la place.)

JUDITH (son vélo à la main, elle s'adresse à son mari, devant la boutique) - Tu sais François, je crois qu'on voit trop Foncimagne ici. Ça va finir par faire jaser...

FRANÇOIS - Jaser d'quoi ? (Excité.) Ja-ser-de-quoi ?

JUDITH - Ben... Tu vois bien c'qu'on peut dire... La Putet doit pas s'priver d'raconter qu'on couche ensemble. (François part d'un fou rire.)

FRANÇOIS (plié de rire) - Aaaaah, ah !... J'te connais comme si j't'avais faite. Pour c'qu'est d'la "chose", zéro ! Tu veux jamais ! C'est pas vrai qu'tu veux jamais ? Tu m'dis toujours non. Si y'en une qu'aime pas coucher, à Clochemerle, c'est bien toi ! Aaah, ah ! Coucher, ça t'embête, et c'est pas d'aujourd'hui. Hein ?... Si jamais t'en prends un à dire quelque chose de pas catholique, t'auras qu'à m'l'envoyer. T'entends bien ? J'lui ferai voir comment j'm'appelle ! (A cet instant, entre de droite, Hippolyte Foncimagne, à pieds.) Tiens ! Ben vous tombez rudement bien m'sieur Hippolyte. J'vais vous en dire une bien bonne. (Judith est inquiète.)

JUDITH - François...

FRANÇOIS - Parait qu'vous couchez avec Judith maintenant ? (Judith est gênée. Hippolyte l'est tout autant. François se tape sur la cuisse.)

HIPPOLYTE (bagayant, rougissant) - Que je...

JUDITH - François, voyons...

FRANÇOIS - Non mais, laisse. On peut rigoler, non ?

JUDITH - Rigoler... (Elle secoue la tête.)

FRANÇOIS - Oui, rigoler !

JUDITH - François, dis pas d'bêtises !

FRANÇOIS - Laisse-moi y dire, bon dieu ! On a pas si souvent l'occasion de rire dans ce pays d'imbéciles ! (A Hippolyte) Paraîtrait qu'vous couchez avec la Judith ? !

HIPPOLYTE - Mais, je...

JUDITH - François, tais-toi !

FRANÇOIS - Dites monsieur Hippolyte, elle est belle femme pas vrai, la Judith ?... Eh ben, c'est pas une femme, c'est un glaçon ! Haaaaa ! Si jamais vous arrivez à la dégeler, je vous paierai d'votr' mal. Vous gênez pas. Tenez, j'vous laisse avec elle. Il faut que j'vois l'Piéchut. L'maire. Profitez-en m'sieur Hippolyte. Faites voir si vous êtes plus malin qu'moi. (Avant de partir, il s'adresse à Judith.) Celui qu'tu prendras à dire, tu m'l'enverras. T'entends bien Judith ! (Il s'éloigne en souriant. Il sort à droite.)

HIPPOLYTE - ... J'ai eu un peu peur...

JUDITH - Viens ! (Ils sortent rapidement à gauche, et le rideau se ferme.)

5ème scène (du 1er acte)

CYPRIEN (voix off) - Un matin, l'printemps est arrivé. 15 jours d'avance qu'il avait. Ça a débuté par une saute de température, dans la nuit du 5 avril. Bon dieu ! qu'y disaient les clochemerlins. Quel cadeau qu'une journée pareille. Ce délice s'est pointé juste pour la fête de l'inauguration, fixée au surlendemain, 7 avril. Un samedi. Une manifestation qui allait affirmer la victoire de Barthélémy Piéchut et de Tafardel. L'urinoir était encore dissimulé sous une bâche... On avait annoncé la réunion sous le nom de "Fête du vin de Clochemerle", mais l'urinoir en était bien sûr le véritable motif. On pouvait compter sur la présence du sous-préfet, du député Aristide Focard, de plusieurs conseillers départementaux, de plusieurs maires de pays voisins, de quelques officiers ministériels, etc, etc. Du poète Bernard Samothrace (de son vrai nom : Joseph Gamelle), qui viendrait des environs avec une ode rustique et républicaine composée tout exprès. Et enfin, le plus célèbre des enfants de Clochemerle : Alexandre Bourdillat ; ancien ministre comme tu l'sais. Pour le maire, la réussite s'annonçait complète. La réponse offensante -à son invitation, de la baronne de Courtebiche, lui garantissait qu'il avait bien manoeuvré... (On perçoit en fond sonore, une musique joyeuse. La même que celle de l'avant-spectacle.) Le matin de la mémorable journée a été splendide. La température, on ne peut plus favorable à l'éclat d'une superbe fête. (La musique cesse, un peu après l'ouverture du rideau. Les musiciens descendent de l'estrade, laissant la place aux choristes. Beaucoup de monde, retenu par des balustrades. A droite de l'estrade -montée près de l'urinoir encore caché par un drap, les "huiles" se congratulent. Bourdillat (vieux ministre) et Focart (jeune député) se font l'accolade. Grimaçant en aparté, puisqu'ils ne sont pas du même parti... Lorsque l'accolade fastidieuse prend fin, s'avance Piéchut, alors que fusent des : « bravo Bourdillat ! Nous sommes fiers monsieur l'ministre ! »)

BOURDILLAT (à Piéchut) - Bon jour Barthélémy !

LE MAIRE - Bonjour très cher ami ! (Accolade.)

BOURDILLAT - Très bien votre idée !... Quel temps magnifique. (Au maire et aux curieux qui se massent derrière les balustrade.) Quel plaisir j'éprouve à me retrouver ici, dans mon vieux Clochemerle ! Je pense souvent à vous avec émotion, mes chers amis. Mes chers pays !

LE MAIRE - Ça fait longtemps qu'vous avez quitté Clochemerle, monsieur le ministre ?

BOURDILLAT - Si ça fait longtemps ? ! Fichtre !... Ça doit bien faire plus de quarante ans. Oh oui, plus d quarante ans. Vous aviez encore la morve au nez, mon bon Barthélémy.

LE MAIRE (petit sourire) - J'hésitais entre la morve et la moustache...

BOURDILLAT - Mais, vous n'aviez pas encore choisi ! (Il part d'un fort rire. Les badauds s'amuseant.)

(Sur ce, arrive Samothrace. Il porte une étrange redingote juponnable, d'un autre siècle. Un col droit, dont les pointes -lui serrant la trachée-artère, l'oblige à lever la tête. Tête, coiffée d'un feutre aux larges ailes, et à la chevelure abondante sur la nuque. Une lavallière et une légion d'honneur, viennent compléter cet ensemble plutôt sévère. Samothrace tient dans sa main gantée de noir, un rouleau de papier.)

LE MAIRE (à Bourdillat) - Monsieur le ministre, permettez que je vous présente M. Samothrace.

BOURDILLAT - Volontiers mon cher Barthélémy. Avec plaisir, avec grand plaisir.

(Le maire lui désigne le poète.)

LE MAIRE - M. Samothrace, le célèbre poète.

(Près du ministre, le poète s'incline en même temps qu'il se découvre d'un geste ample.)

SAMOTHRACE - Mes hommages, monsieur le ministre.

BOURDILLAT (serrant la main du poète, qui s'est redressé) - Enchanté, monsieur Samothrace. D'ailleurs, Samothrace, le nom me dit quelque chose... J'ai du connaître des Samothrace. Mais où ? Quand ? Il faut m'excuser monsieur, mais je vois tellement de gens... Je ne peux me rappeler toutes les physionnomies et toutes les circonstances. ^

TAFARDEL (qui suit Piéchut comme son ombre) - Victoire, voyons ! La victoire de Samothrace ! Histoire grecque, voyons ! Ile, île, île de l'Archipel...

BOURDILLAT (il n'écoute pas Tafardel. Il s'adresse à Samothrace) - Ainsi, vous êtes poète, mon cher monsieur ? C'est très bien ça, poète... Quand on réussit dans cette branche-là, ça peut aller loin. Victor Hugo a fini dans la peau d'un millionnaire... J'ai eu un ami autrefois qui écrivait des petites choses. Il est mort à Lariboisière le pauvre. Je n'dis pas ça pour vous décourager... Et vous faites des vers de combien de pieds ?

SAMOTHRACE - De toutes les dimensions monsieur le ministre.

BOURDILLAT - Oh, vous êtes très adroit ! Et dans quel genre faites-vous ? Triste, gai, badin ? De la chansonnette peut-être ? Il paraît que c'est d'un joli rapport.

SAMOTHRACE - Je fais tous les genres, monsieur le ministre.

BOURDILLAT - De mieux en mieux ! En somme, vous êtes un vrai poète, comme les Académiciens. Très bien, très bien ! Je vous dirai que moi, les vers... En fait de vers, je ne connais que les vers de terre. Vous comprenez cher monsieur Samothrace, j'étais à l'Agriculture ! (Tout le monde de rire, sauf Samothrace, qui a un rictus figé... Les "huiles" et les badauds se dirigent vers le monument bâché, laissant Samothrace en arrière... Sur l'estrade, les choristes se mettent à chanter une chanson entraînante, joyeuse... et naïve...)

BEAU PAYS !

Nous habitons un beau pays
La li tireli
Vertes vallées et doux climat
Lali tirela

Les oiseaux chant'nt, ils font cui-cui
Lali tireli
Les ruisseaux sont clairs ici-bas
Lali tirela

Siffle, siffle, merle moqueur
Roucoulez pigeons, en chœur
Moineaux et tourterelles
Volez à tire-d'ailes

Hénissez, tous les chevaux
Meuglez, les vaches laitières
Et chargez, les taureaux !
Aujourd'hui, comme hier.

Nous habitons un beau pays
La li tireli
Vertes vallées et doux climat
Lali tirela

Les oiseaux chant'nt, ils font cui-cui
Lali tireli
Les ruisseaux sont clairs ici-bas
Lali tirela !

(Fin de la chanson : les choristes -applaudis, saluent. Puis, ils descendent, laissant la place et la parole au maire.)

LE MAIRE (lisant) - Monsieur le ministre, monsieur le député, monsieur le préfet, messieurs les maires, messieurs les conseillers, mesdames, messieurs, clochermerlines, clochermerlins, je suis heureux au nom de la municipalité, de vous accueillir toutes et tous aujourd'hui. Le temps est de la partie et va donc contribuer à faire de cette journée LA journée de Clochemerle ! Celle dont on parlera encore dans

des années et des années. Mais sans plus tarder, je passe la parole à monsieur Bernard Samothrace, qui brûle de faire l'éloge de monsieur le ministre Bourdillat, ici présent. Le plus prestigieux des enfants de Clochemerle ! (Tonnerre d'applaudissements. Il salue de la main, et descend, laissant la place à Samothrace.)

SAMOTHRACE (lisant) -

O vous, grand Bourdillat, de très humble naissance
Avec vos facultés jointes au dur labeur,
Au loin vous avez su conquérir la puissance
Et su porter ce nom, Clochemerle à l'honneur
Vous dont la tâche est faite et enrichit la gloire
Ce pays où vous êtes enfin de retour,
Vous dont le nom déjà est inscrit dans l'histoire,
Recevez le salut que, d'un cœur sans détour,
A Bourdillat François, Emmanuel, Alexandre,
Le plus cher de ses fils et le plus éclatant,
Celui qu'à Clochemerle on n'a cessé d'attendre,
Ici vous crie ce bourg, ému, fier, triomphant...

(Tout le monde applaudit. On lève les bras. On crie...)

BOURDILLAT (à Piéchut) - Dites-moi Barthélémy, comment appelez-vous ce genre de vers ?

TAFARDEL - Des alexandrins monsieur le ministre.

BOURDILLAT (se méprenant) - Des alexandrins ? ! Ah ! c'est gentil ça ! Il a du savoir vivre ce garçon. Des alexandrins, pour moi : Alexandre Bourdillat... Il est bien, très bien. Il lit comme un acteur de la Comédie Française. (Le public laisse éclater sa joie : "vive Bourdillat" !... Samothrace offre le rouleau de papier au ministre, qui serre le poète sur son cœur. Le jeune député Aristide Focart monte sur l'estrade et y va de son discours.)

FOCART (lisant) - Les générations se succèdent comme les vagues qui viennent battre la falaise, et par leur répétition incessante, peu à peu l'entament. Ne cessons pas de battre la falaise des vieilles erreurs, des égoïsmes, des privilèges scandaleux, des abus et des inégalités renaissantes. Des hommes de grand mérite ont pu être autrefois les bons serviteurs de la République. Mais à Rome, le consul couronné au sein même du triomphe, se démettait du commandement au profit de jeunes généraux plus actifs, et cela était bon, cela était noble, cela faisait la grandeur de la patrie. La démocratie ne doit pas être stagnante, jamais ! Les anciens régimes ont péri par inertie et lâche complaisance pour les corrupteurs. Républicains, nous ne tomberons pas dans cette erreur. Nous serons forts. Nous irons à la rencontre de l'avenir d'un cœur ferme. C'est pourquoi Alexandre Bourdillat, mon cher Bourdillat, à vous que je vois le front ceint d'une gloire pure, sous les arcs de triomphe dressés dans ce beau pays de Clochemerle qui est le vôtre - on le rappelait tout à l'heure, en termes distingués - à vous qui nous avez montré l'exemple, et qui êtes à l'apogée d'une carrière bien remplie, je dis : « N'ayez pas d'inquiétude. Cette République que vous avez aimée et que vous avez utilement servie, nous saurons lui conserver sa

jeunesse, son éclat, sa beauté ! » (La tirade soulève l'enthousiasme. Applaudissements. Mains levées dans un grand élan.)

TOUS - Oh, très bien ! Très bien, Focart ! (La foule continue d'applaudir... Et Focart descend serrer des mains.)

BOURDILLAT (changeant de figure, il s'adresse au maire) - C'est une fripouille, une sale fripouille ce Focart. Il cherche à m'déboulonner par tous les moyens, pour se pousser. Et c'est moi qui l'ai fait, c'est moi qui l'ai porté sur ma liste, il y a trois ans ; cette petite crapule ! Il ira loin celui-là, avec ses dents à rayer l'parquet. Et la République, vous pensez s'il s'en fout un peu ! (Après avoir serré des mains, Focart vient faire l'accolade à Bourdillat... et à Piéchut. Puis, il repart serrer des mains.... dans la salle ?)

LE MAIRE (à Bourdillat) - Est-ce qu'il a de l'influence au parti, ce Focart ?

BOURDILLAT - Qu'elle influence voulez-vous qu'il ait ? Il fait du bruit, il entraîne les mécontents. Mais ça n'va pas plus loin.

LE MAIRE - En somme, on n'peut pas s'fier à ses promesses ?

BOURDILLAT (soucieux) - Il vous a fait des promesses ? A quel sujet ?

LE MAIRE - Pour des petites choses... Ça s'est fait par hasard. Alors, vous dites qu'il ne faut pas trop compter dessus ?

BOURDILLAT - Pas du tout, voyons ! Pas du tout ! Quand vous avez besoin de quelque chose Barthélémy, adressez-vous directement à moi.

LE MAIRE - C'est bien c'que j'me disais. Mais j'avais toujours peur de vous déranger...

BOURDILLAT - Allons Barthélémy, allons ! Deux vieux amis comme nous ! Bon Dieu ! J'ai connu ton père, le vieux Piéchut. Tu t'souviens d'ton père ?... Tu me parleras de tes affaires. Nous arrangerons ça tous les deux ... Allez, c'est à mon tour. A moi de parler. (Il monte sur l'estrade, déplie une feuille et se met à parler "en silence". Tout en ponctuant ses "dires" d'une gestuelle appropriée.)

CYPRIEN (voix off) - Comme tous les orateurs de France et de Navarre, Bourdillat a annoncé un avenir de paix et de prospérité, en termes vagues mais grandioses, ressemblant comme deux gouttes d'eau à ceux employés par les tous les orateurs de... France et de Navarre. On s'est très vite ennuyé ; quand soudain, la fin d'une phrase a pris un éclat extraordinaire, qui ne tenait pas tant au sens, qu'à la façon dont Bourdillat l'a prononcée. Même moi, j'ai du mal à en sortir des pareilles...

BOURDILLAT (qui a levé les yeux de sa feuille) - ... Et là, je m'adressais à tous les ceusses qui-z-ont-t-été de vrais... Républicains... (Il fronce les sourcils, et se gratte la gorge.)

FOCART (en aparté, alors que tous les badauds se regardent en souriant...) - Oh, joli Bourdillat, joli. C'est la grande forme.

TAFARDEL- Errare humanum est... (Après un instant de "panique", Bourdillat s'est remis à "parler en silence", les yeux rivés sur sa feuille...)

FOCART (étouffant de fureur, il s'adresse au maire) - Quelle ganache, hein, croyez-vous mon cher Piéchut ! Non mais quelle ganache, ce Bourdillat ! Quel diplodocus de la ganacherie ! Et dire qu'on a pu en faire un ministre ! Vous connaissez l'histoire ?... (Signe de tête négatif du maire.) Vraiment, vous n'la connaissez pas ? ! Mais elle court le Parlement mon cher ami. Je ne violerai pas un secret en vous la racontant... (A partie de là, il "parle en silence", tout comme Bourdillat...)

CYPRIEN (voix off) - Que j'te la raconte cette histoire, Tonin... Tout jeune, Bourdillat -l'enfant du pays- monte à Paris, pour faire garçon de café. Plus tard, il épouse la fille d'un cafetier, et s'établit lui-même cafetier à Aubervilliers. Durant 20 ans son établissement est le centre très actif de propagande électoral ; le siège de plusieurs groupements politiques. Un jour, Bourdillat se présente chez un membre influent du Parti et lui dit : « Bon sang ! depuis l'temps que j'fais des députés en payant à boire, est-c'que ça va pas être mon tour ? J'veux être député ! » On trouve logique ces raisons, d'autant mieux que le cafetier possède largement de quoi couvrir les frais de son élection. En 1904, à quarante sept ans, il était élu pour la première fois. Et la méthode qui lui avait si bien réussi pour devenir député, eh ben il l'a l'employée pour devenir ministre. Pendant des années il a répété : "et alors nom de Dieu ! on m'oublie moi ? J'suis pourtant pas plus idiot qu'un autre, ni moins... J'ai fait davantage pour le parti avec mes apéritifs que n'importe lequel de ces gros messieurs avec leurs discours !" Et enfin, une occasion se présente en 1917. Clémenceau formait son ministère. A l'un des ces collaborateurs, il demande quels étaient les hommes qu'on pouvait lui proposer. Le nom de Bourdillat a été cité. "C'est une vieille bête votre Bourdillat ?" demande Clémenceau. "Mon Dieu, monsieur le Président, sans être très remarquable, en tant qu'homme politique, il se classe dans une honnête moyenne..." "C'est bien c'que j'voulais dire" ! riposte l'homme d'état. Allez, j'prends votre Bourdillat. Plus j'aurai d'imbéciles autour de moi, plus y aura d'chances qu'on m'foute la paix !"

FOCART (au maire, en souriant) - Ah ! ah ! Vous n'trouvez pas que l'histoire est jolie ?...

BOURDILLAT (levant les yeux de sa feuille, qu'il replie) - Et à présent, si vous le voulez bien, passons à l'inauguration de l'urinoir de Clochemerle ! (Des hourras, viennent saluer cette dernière phrase du discours de Bourdillat. Ce sont deux pompiers, qui retirent la bâche... On applaudit. On s'exclame...)

LE MAIRE (prenant la bouteille de vin rouge, pendue à une ficelle, qui va servir à l'inauguration) Je demande à madame Judith Toumignon, de bien vouloir procéder au baptême de l'édifice !

JUDITH (surprise) - Moi ? ?

LE MAIRE - S'il te plaît.

LA FOULE (scandant) - Judith ! Judith ! Judith !....

JUDITH (prenant la bouteille des mains du maire) - Bon... (Elle lache la bouteille qui vient se fracasser contre l'urinoir. Tous applaudissent et hurlent de joie. Bourdillat en profite pour embrasser Judith. Focart et d'autres "huiles" veulent faire de même, mais Judith se dégage.) C'est pas moi qu'on inaugure, messieurs !

"LES HUILES" - Hélas !... (Soudain, la voix de Tatave, le "fada" du village, retentit.)

LE FADA - Hé, Bourdillat ! Fais vouèr qu't'es toujours un d'cheu nous : pisse l'premier ! (La foule entière reprend : « Ouiiii ! Bourdillat ! !... Bourdillat ! Bourdillat !... » Bourdillat se prête au jeu. Lorsqu'il est de l'autre côté de la tôle, tous -et surtout les femmes, s'amusent... Et le défilé commence. Cyprien en premier.)

CYPRIEN (en sortant, s'aboutonnant) - Cette eau qui coule, ça donne envie ! (Suit le fada et tous les autres. Cyprien rentre dans la coulisse, pour continuer sa voix off.)

LE MAIRE (aux "huiles") - Et ça donne faim aussi ! Allez ! Allons déjeuner à l'Auberge Robayet ! ! (Toutes les "huiles" sortent à droite. En fait, ils rentrent dans l'Auberge, pendant que le rideau se ferme.)

CYPRIEN (voix off) - A l'auberge Robayet, ce jour-là, mon vieux Tonin, on a servi un banquet de quatre-vingts couverts ! Avec nos impôts ! Enfin, pas vraiment les tiens, puisque t'avais déjà quitté Clochemerle... Un banquet gargantuesque ! Y avait des truites, des gigots, des volailles, des gibiers et des vieilles bouteilles de derrière les fagots. Et du marc de pays. Et y a eu encore des discours ! 5 heures d'affilée, ça a duré !... Et puis on a remis Bourdillat, Focart et toutes les huiles, en voiture ! Tous les "ceusses" dont l'temps était mesuré. Les "ceusses" qu'avaient déjà en poche d'autres discours. D'autres belles promesses... Autre part, on réclamait la présence de ces dévoués serviteurs du pays. Cette journée a été remarquable pour nous les clochemerlins. Mais elle a été unique pour l'un d'eux : Ernest Tafardel. Le maire lui avait décerné les palmes. Ce qui rendit à l'instituteur, une nouvelle jeunesse ; au point qu'on l'a vu folâtrer comme un collégien et boire bien plus qu'à son habitude. Il est même sorti bon dernier de chez Robayet ! (la lumière s'estompe sur scène.) Et on l'a entendu débiter -au milieu de la place, un sacré discours...

TAFARDEL (venant de droite, soûl comme un cochon. Son éternel chapeau (un "panama") de travers) - L'inspecteur d'Académie ? hic ! J'l'emmerde ! Parfait'ment, j'l'emmerde ! J'aurai pas peur d'y dire à c'jean-foutre. J'y dirai : monsieur l'inspecteur, j'suis votre humble serviteur, éh, éh... Et votre humble serviteur, y vous emmerde à pied, à ch'val et en voiture ! Vous m'comprenez bien m'sieur ? Hors d'ici monsieur le cuistre, monsieur l'ignare ! Hors d'ici, saltimbanque, piteux jocrisse. Et chapeau bas, monsieur, devant l'illustre Tafardel ! (En sortant, il chante.)

J'emmerde les curés et tous les abbés
Qui z'aillent se fair' voir tous chez "Plumeau"
C'est moi le meilleur, c'est moi le plus doué
C'est moi le plus grand, c'est moi le plus beau !...
(La lumière s'éteint, et le rideau se ferme.)

6ème scène (du 1er acte)

CYPRIEN (voix off) - Cette année-là, le printemps a été sacrément doux, précoce, et fleuri. Les bonnes transpirations commençaient à mouiller les chemises. Alors, dès le mois de mai, on s'est mis à boire. Comme si qu'on était en plein été, vingt dieux ! J'te fais pas d'dessin l'Tonin. Quand nous, les clochemerlins, on boit, on boit ! Tu l'sais aussi bien qu'moi. Ça fait que, la vessie souvent dilatée, éh ben on allait souvent s'épancher. Comme l'urinoir est pas loin de l'auberge, on a tôt fait d's'y rendre... On en profitait pour s'dégourdir les jambes. Et p'is comme ça, l'air de rien, on jetait un coup d'oeil sur la Judith, quand elle était sur le pas d'sa porte. (Le rideau s'ouvre.) Comme c'est un urinoir à deux places, éh ben on y allait à deux, et on continuait d'tailler la bavette tout en faisant c'qu'on avait à faire... (François et Tatave ("le fada") sortent de l'auberge, en dansant d'une jambe sur l'autre...)

FRANÇOIS - L'premier arrivé paye son coup ! (Le fada se met à courir bêtement et entre le premier dans l'urinoir) Aaaaahh, le couillon ! T'a p'us qu'à payer ton canon, du-con ! (Ils urinent, quand vient à passer le maire.) A ta santé Barthélémy !

LE MAIRE (s'approchant) - Alors, vous êt's-t'y bien à votre aise, là d'dans ?

FRANÇOIS - Bon dieu oui ! J'me sens pisser comme à vingt ans ! (Tatave rit en bêlant, d'où son surnom de "Tatave bêlant", et sort.)

CYPRIEN (Il rentre, remplaçant Tatave) - Elle est lisse l'ardoise, hein mon François ?

FRANÇOIS - Dame, oui. (Tatave s'en retourne à l'auberge, toujours en bêlant, et en soufflant dans sa trompette, ou autre instrument à vent.)

CYPRIEN (il chante une valse) - Al' est lisse comm' la peau des cuisses d'une tendrette ! Ça t'fait aller d'la braguette ; c'est plus fort que toi !... (A Piéchut.) Tu vois-là, Barthélémy, j'avais qu'une toute petite envie, qu'aurait pu attendre un peu ; éh ben j'y suis été quand même tout d'suite ! (Il sort de l'urinoir.)

LE MAIRE (prenant sa place) C'est qu't'as pourtant raison l'Cyprien ! On irait rien qu'pour le plaisir.

CYPRIEN (sortant de scène) - J'te l'dis ! (François urine toujours...)

LE MAIRE (en s'aboutonnant, à François) - Alors là François, c'est plus d'll'amour, c'est d'lla rage !

FRANÇOIS - J'ai du écluser une bonne vingtaine de verres, faut l'temps qu'ça r'sorte ! (Le rideau se ferme, sur les rires des deux hommes, et sur la chanson reprise par François : "Al est lisse comm' la peau des cuisses d'une tendrette ; ça t'fait aller d'la braguette ; c'est plus fort que toi"...)

7ème scène (du 1er acte)

CYPRIEN (voix off) - L'urinoir, y plaisait pas qu'aux vieux. C'est qu'les jeunes, y s'y plaisaient bien aussi ! Mais là , c'était peut-être parc'qu'il était à un point stratégique... Ben ouais, à côté, y a l'impasse des Moines, qui servait de passage aux enfants de

Marie, qui se rendaient à la sacristie, sous la surveillance de la Putet... (Le rideau s'ouvre, sur deux jeunes s'épenchant dans l'urinoir. Deux autres jeunes attendent leur tour, quand viennent à passer quelques jeunes filles, "enfants de Marie", et deux enfants de chœur, qui ferment la marche. Ils sont accompagnés de la Justine Putet.)

CLAUDIUS (tout en urinant, il interpelle les jeunes filles.) - Éh ? les filles ! Devinez c'que j'tiens dans la main ?... (A "la Coluche".) que j'tiens dans la main !

LA PUTET (outrée) Ooooooh !! N'écoutez pas mesd'moiselles ! Et ne regardez surtout pas ! Continuez votr' chemin ! (S'adressant aux jeunes "vauriens".) C'est inadmissible ! Bande de vauriens ! Voyoux ! Chenapans !

MATTHIEU (riant bêtement) - Manque plus "qu'racaille" et on croirait entendre Sarko !

(C'est alors que Claudius montre son paquet de cigarettes, tout en haussant les épaules.)

CLAUDIUS - Mon paquet d'cigarettes !... (Tous les garçons rient.) Y a pas d'quoi en faire un plat ! (Justine Putet hausse les épaules et continue son chemin en marmonnant, alors que les jeunes s'esclaffent... Reviennent les deux enfants de chœur, apparemment très intéressés par l'urinoir... qu'ils détaillent.... La Putet, pointant son nez, les rappelle à l'ordre.)

LA PUTET - Jacob et Delafon ! ?...

LES ENFANTS DE CHOEUR (en chœur) - Oui, oui, on arrive ! (En courant, ils sortent par l'impasse des Moines.)

TONY (le plus grand des garçons à ne pas être dans l'urinoir, dansant d'un pied sur l'autre) - Dépêchez-vous, bon sang !

GUY (le plus petit des garçons à ne pas être dans l'urinoir. Même jeu que le grand) - Oh, ben tant pis, moi j'tiens p'us !

TONY - Moi non p'us ! (Ils se mettent à uriner, dos au public (!) le long du mur de l'église -comme ils le faisaient avant... Ils urinent en faisant le concours de celui qui ira le plus haut...) Éh ! On fait un concours ! A celui qui pisse le plus haut ... (Un temps.) C'est moi qui vais l'plus haut-eu !

GUY (haussant les épaules) - Évidemment ! T'es plus grand que moi-eu !

(A cet instant, entrent de gauche, deux commères-lavandières, Mme Lagousse et Mme Machicourt. Suivies de Julienne -la fille, ou la petite fille de Mme Machicourt, qui fôlatre en chemin. Les commères-lavandières n'ont pas la langue dans leur poche.)

Mme LAGOUSSE (à Mme Machicourt, alors que Guy "trace" un trait à l'endroit où il a uriné) - Regardez-les !... (Mme Machicourt sourit, tout en opinant du chef.) Ha ! Avec c'te manière de s'en servir, ils craignent pas d'faire du mal aux filles, ces innocents ! (Elles sortent à droite, en riant. Julienne reste en arrière.)

MATTHIEU (l'ado qui était dans l'urinoir, avec Claudius, en sort) - Attendez ! Nous aussi on fait l'concours !

CLAUDIUS (sortant de l'urinoir) Ouais !!

JULIENNE - J'peux jouer avec vous ?

GUY (haussant les épaules) - T'es une fille !

JULIENNE - Et alors ?

GUY - Pffff ! T'as pas de... robinet, toi ! Comment tu veux faire le concours ? !

(Julienne hausse les épaules et secoue la tête.)

JULIENNE - Ah ben, l'égalité des sexes, c'est pas pour demain hein !

CLAUDIUS - Qu'est-c'qu'a raconte ?...

Mme MACHICOURT (revenant sur ses pas) - Julienne ! ? Qu'est-c'que tu fais ?

JULIENNE - J'arrive, 'man ! Ils veulent pas qu'je joue avec eux , alors!

Mme MACHICOURT (haussant les épaules) - Évidemment ! Et tant mieux !

(Elles sortent à droite.)

TONY (à Matthieu et Claudius.) - J'croyais qu'c'était déjà fait, vous !

MATTHIEU - On a fait semblant d'pisser, pour vous emmerder ! (S'ensuit une "gentille" empoignade entre les quatre garçons... Et le rideau se ferme très vite.)

8ème scène (du 1er acte)

CYPRIEN (voix off) - Bien sûr, un urinoir à deux places, c'est un peu juste. Aussi les clochemerlins, éh ben y continuaient d'uriner contre le mur de l'église ; ou celui d'la maison de la Putet. Enfin, quand j'dis "contre le mur"... Certains, sans y voir de malice -au début... ils urinaient un peu où y pouvaient. Sans penser à mal... Sans penser qu'une personne cachée derrière son rideau -la Justine Putet, ben sûr, prenait ces gestes souvent d'fois répétés, pour de la pure provocation. (Le rideau s'ouvre sur la scène plongée dans la pénombre. Des hommes urinent à l'entrée de l'impasse des Moines, pendant que d'autres sont dans l'urinoir ... La fenêtre de Justine Putet est allumée juste ce qu'il faut. On voit l'ombre de la vieille fille, et le rideau bouger légèrement...) La vieille fille voyait cet incessant manège d'hommes, qui allaient s'épencher avec une belle tranquillité ; se croyant seuls. Et justement, parce qu'y's s'croyaient seuls, y prenaient peut-être pas toutes les précautions nécessaires... (Le rideau se ferme.) Pendant deux mois, Justine Putet a observé les allées et venues aux alentours de l'urinoir. Chaque jour sa colère augmentait, de voir les garçons agacer gauchement les filles, et les filles provoquer hypocritement les garçons. Un beau matin, n'en pouvant plus, la vieille fille décide de se rendre chez celle qu'elle

appelait "la possédée du mal" (ou du "mâle"...), "l'infâme", "la chienne", sa voisine : Judith Toumignon. (Le rideau s'ouvre. Justine Putet sort de chez elle et se dirige vers Judith. Judith qui est là , assise ? sur le pas de la porte de sa boutique.) Six ans qu'elles ne s'étaient pas adressés la parole...

LA PUTET - Bonjour madame Toumignon.

JUDITH - Bonjour mademoiselle Putet. Quel bon vent vous amène ?

LA PUTET ... (Elle secoue la tête.) - Un bon vent... Avec toutes les cochonneries qu'on fait autour de cet... (Elle indique l'urinoir.) édifice, le bon vent serait plutôt une infecte senteur d'urine, doublée d'une odeur de lubricité. J'oserais dire de stupre !... Avec cet urinoir, Clochemerle devient un immense lupanar à ciel ouvert ! Parfaitement ! C'est inadmissible ! Vous conviendrez avec moi, j'en suis sûre, de la nécessité de le faire démolir. Faute de quoi, le village court à sa perte, vous pouvez me croire. Alors, que pensez-vous de cela ?

JUDITH - Ma foi, moi, j'vois pas la... nécessité, comme vous dites, de faire démolir l'urinoir. Il m'incommode pas.

LA PUTET - Cette odeur, madame, vous n'la sentez pas ?

JUDITH - Pas du tout, mademoiselle.

LA PUTET - Alors, permettez-moi d vous dire, que vous n'avez pas l'nez fin, madame Toumignon !

JUDITH - Ni l'oreille, mademoiselle ! Comme ça, je n'suis pas gênée par ce qu'on raconte sur moi... (La Putet baisse les yeux.)

LA PUTET - Et, ce qui se passe dans l'impasse, ça vous gêne pas non plus ?

JUDITH - A ma connaissance, mademoiselle, il ne s'y passe rien d'inconvenant. Les hommes vont y faire c'que vous savez... Il faut bien que cela se fasse. Et, là où ailleurs, où est l'mal ?

LA PUTET - Le mal, madame ? Le mal, c'est qu'y a des dégoûtants qui m'donnent à voir des horreurs ! (Elle met l'accent sur le mot "horreur".)

JUDITH - Vraiment ? De si grandes horreurs ? ! Vous exagérez, mademoiselle !

LA PUTET - Oh, je sais, madame. Y en a que ces choses n'effraient pas. Plus elles en voient, plus elles en ont de plaisir !

JUDITH - Mademoiselle, d'après c'que j'en sais, et d'après c'que vous m'avez rapporté à l'instant, vous les regardez aussi ces horreurs, à l'occasion...

LA PUTET - Mais je n'y touche pas moi, madame ! Comme certaines pas loin d'ici que je pourrais nommer !

JUDITH - D'y toucher mad'moiselle, c'est pas moi qui vous en empêcherai. Je n'vous demande pas comment vous passez vos nuits.

LA PUTET - Proprement madame, j'les passe ! Je n'vous permets pas de dire...

JUDITH - Mais je n'dis rien mad'moiselle ! Et vous êtes bien libre. Chacun est libre.

LA PUTET - Je suis une honnête fille moi, madame !

JUDITH - Qui vous dit l'inverse ?

LA PUTET - Je n'suis pas de ces effrontées, de ces toujours prêtes à tout-venant... Quand on est prête pour deux, on est prête pour dix aussi bien ! J'vous l'dis en face moi, madame !

JUDITH - Pour se tenir prête, chère mad'moiselle, il faut s'attendre à c'qu'on vous demande quelque chose... Vous parlez d'un sujet que vous connaissez mal.

LA PUTET - J'm'en passe facilement. Et même, je suis très satisfaite de pouvoir m'en passer, madame, quand j'vois où les autres descendent par vice !

JUDITH - J'veux bien croire mad'moiselle, que vous vous en passiez volontiers. Mais, ça n'vous donne ni bonne mine, ni bonne humeur.

LA PUTET - Je n'ai pas besoin de bonne humeur, madame, pour parler des ces créatures qui sont la honte... Oh ! Mais j'en sais long, madame ! Je vois clair, madame ! Je pourrais en raconter. Je sais qui entre et qui sort, et à quelle heure. Et je pourrais encore dire celles qui font porter des cornes à leur mari. Moi, madame, j'pourrais l'dire.

JUDITH - Ne prenez pas cette peine mad'moiselle, ça m'intéresse pas.

LA PUTET - Et si ça m'plaisait à moi d'parler ?

JUDITH - Alors, attendez mad'moiselle. Je connais quelqu'un que ça pourrait intéresser... (Elle se tourne vers la boutique, et appelle son mari, François.) François ? Viens voir une minute, François ! (François apparaît sur le pas de la porte.)

FRANÇOIS - Oui ! De quoi t'as besoin ? (D'un mouvement de tête, Judith désigne la Putet.)

JUDITH - C'est mad'moiselle qui veut t'parler ! C'est elle qui dit que j'te fais cocu -avec ton Foncimagne ; enfin je pense que c'est d'ça qu'y s'agit... T'es cocu, mon pauvre François. C'est clair comme de l'eau de roche.

FRANÇOIS (méchamment) - D'abord, qu'est-c'qu'y fout là ce vilain tétard ? Hein ? (La Putet veut protester, François la pique de son doigt...) Elle vient s'mêler de c'qui s'passe dans les maisons, c'te punaise ! Mêlez-vous donc de c'qui s'passe sous vos jupes. Ça doit pas sentir ben bon ! Et filez d'ici ! Plus vite que ça, mauvaise charogne ! !

LA PUTET - Oh ! mais vous m'injuriez maintenant ? ! Ça s'passera pas comme ça ! Ne m'touchez surtout pas, ivrogne ! Monseigneur l'Archevêque saura...

FRANÇOIS - Du vent, tout d'suite ! Ou j't'écrase comme un cafard, saleté d'Putet ! (Il l'oblige à se retourner, et la pousse vers la coulisse de gauche.) Du vent ! J'vais t'faire voir si j'suis cocu ! Vieille jaunisse ! Vieil abcès ! (Il la poursuit en faisant de grands gestes.) Ouaaaaah ! Allez, ouste ! Ouste !... Ouuuuuste ! ... (La Putet sort à gauche... François revient vers Judith.) T'as vu un peu ? Comment j'te l'ai sortie, la Putet !

JUDITH (hypocrite) - La pauvre, elle est privée...

FRANÇOIS (souriant) - Toi aussi ! Et ça t'met pas dans des états pareils ! Encore que toi, c'est pas vraiment privée que t'es. C'est abstinente...

JUDITH - C'est un peu d'ta faute François, si ça arrive ces histoires-là. Toujours à attirer l'Hippolyte Foncimagne ici... Ça fait dire sur moi. Tu sais comment sont les gens.

FRANÇOIS - L'Hippolyte viendra ici quand j'voudrai, bon Dieu ! C'est quand même pas les gens qui vont faire la loi chez moi ! ?

JUDITH (soupirant) - T'en fais toujours qu'à ta tête François... (Ils rentrent dans la boutique. Venant de l'impasse des Moines, la Putet arrive avec le curé Ponosse.)

LE CURÉ PONOSSE - (...) Il y a des nécessités de nature, ma chère mademoiselle, qui nous ont été imposées par la Providence. Elle ne peut trouver mauvaise une construction qui sert à leur satisfaction.

LA PUTET - Ce que vous dites, pourrait mener loin, monsieur le curé ! L'inconduite de certaines personnes pourrait également s'expliquer par des nécessités de nature... Par exemple, la Toumignon...

LE CURÉ - Chut !... Chut, ma chère mad'moiselle. Personne ne doit être nommé. Les fautes ne doivent venir à ma connaissance que par le confessionnal ; et chacun ne doit parler que des siennes.

LA PUTET - J'ai bien l'droit monsieur le curé, de parler de ce qui est public. Ainsi ces hommes qui, dans l'impasse, négligent de cacher... qui montrent, monsieur le curé... Qui montrent tout...

LE CURÉ - Ma chère mad'moiselle, ces... choses... que vous avez pu surprendre par hasard, sont dues au fait que notre population rurale, n'est pas très pudique. N'y voyez là, aucune malice. C'est un peu regrettable, je le conçois. Mais ces faits -somme toute, rares, ne sont pas de nature à contaminer nos enfants de Marie. Qui tiennent leur regard baissé, pudiquement baissé, ma chère mad'moiselle.

LA PUTET (sursautant devant tant de candeur) - Ooh ! Les enfants d'Marie, monsieur l'curé, ont l'oeil vif à tout saisir, j'vous assure ! J'les vois faire, de ma fenêtre. Elles ont le feu où j'n'ose pas penser. J'en connais qui feraient don d'leur innocence pour pas

grand-chose. Même pour rien. Pour moins que rien ! Par dessus l'marché elles diraient merci ! (Petit rire sarcastique.)

LE CURÉ - Nos chères enfants de Marie, mad'moiselle, sont appelées à devenir de bonnes mères de famille. Et si par malheur, l'une d'elles venait à anticiper un peu, le sacrement du mariage y mettrait rapidement bon ordre.

LA PUTET - Ah ben, c'est du propre ! Alors monsieur le curé, vous encouragez les tripotages ?

LE CURÉ (mouvement d'effroi) - Tripotages ! ?! ... Tripotages. Mais par la mule du Saint-Père mad'moiselle, je n'encourage rien du tout ! Je veux dire que tout se fait ici-bas par la main de l'homme, avec la permission de Dieu, et que les femmes sont destinées à la maternité. C'est une mission à laquelle nos jeunes filles doivent se préparer de bonne heure. Voilà ce que j'ai voulu dire.

LA PUTET (vivement) - De telle sorte, que celles qui n'enfantent pas ne sont bonnes à rien ! N'est-ce pas, monsieur le curé ?

LE CURÉ - Ma chère mad'moiselle, quelle vivacité ! Tout au contraire, il faut à l'église des âmes d'élite... Vous êtes de celles-là. Ces âmes-là, Dieu ne les accorde qu'à des élus de son choix. Cette voie virginale, ma chère mad'moiselle, exige des qualités exceptionnelles...

LA PUTET - Bon, et alors, pour l'urinoir, votre avis...

LE CURÉ - ... Serait de le laisser là où il est -provisoirement, ma chère mad'moiselle. Provisoirement... Un conflit entre le curé et la municipalité ne pourrait que troubler la paix des âmes. Patientez. Et s'il arrive qu'il vous tombe -malencontreusement, sous la vue- quelque objet pas très cath'...enfin, pas très honnête, veux-je dire, détournez votre regard. De mon côté, je vais prier afin que les choses s'arrangent.

LA PUTET (avec humeur) - Eh ben c'est bien ! Je laisserai donc les saletés s'étaler au grand jour ! J'm'en lave les mains. Mais, vous vous repentirez de n'pas m'avoir écoutée, monsieur l'curé. Retenez bien c'que j'vous dis ! (Le rideau se ferme.)

10ème scène (du 1er acte)

CYPRIEN (voix off) - L'incident des "Galleries beaujolaises", entre la Judith, la Putet et le bon François, a bien sûr été très vite connu. Et aussitôt vite propagé dans tout Clochemerle, par les soins de délicates commères. Et ça, de commères, Clochemerle n'en manquait pas ! Ces bruits ont été grossis et déformés comme il se doit. De même qu'il s'est dit et répété, que la vieille fille, la Putet, abritée par son rideau, observait attentivement les faits et gestes des Clochemerlins. Ne perdant rien des libertés que certains prenaient dans l'impasse... (Le rideau s'ouvre sur une scène plongée dans la pénombre. C'est le soir tombant. La fenêtre de la Putet est allumée. Des ombres d'hommes (5,6) surgissent, venant de la coulisse de droite... Le rideau de la Putet bouge et on voit son ombre.)

JULES - Si elle est si curieuse la Putet, c'est ben facile de la contenter, hein !... (Les hommes s'alignent face à la fenêtre de la Putet, et déboutonnent leur pantalon...)

BENOIT (appelant la Putet) - Eh ! Justine !... (Le rideau de la Putet s'agite.)

PHILIBERT - Présentez arrrmes !... (Le rideau se ferme, sur un hurlement de la Putet.)

Pour la suite, veuillez contacter l'auteur f.poulet@yahoo.fr